

Quelques nouvelles lectures sur l'ostracon de Khirbet Qeiyafa

Matthieu Richelle

FLTE / EPHE / UMR 7192

Abstract. *In this article, we propose a couple of new readings in the Khirbet Qeiyafa ostrakon. This has an impact on the interpretation of the text: the first two lines arguably consist entirely in a list of personal names, and some of these names are slightly different from that which previous scholars have suggested.*

L'ostracon trouvé à Khirbet Qeiyafa en 2005 a sollicité la sagacité de nombreux chercheurs, qui sont parvenus à des conclusions diverses non seulement quant à son déchiffrement, mais encore au sujet du type de document dont il est question. L'une des interprétations principales en fait un texte continu¹, au contenu juridique ou éthique selon certains², voire le brouillon d'une inscription monumentale³. D'autres épigraphistes y voient simple-

¹ Un « message » selon H. Misgav, Y. Garfinkel, S. Ganor, « The Ostrakon », dans Y. Garfinkel, S. Ganor (éd.), *Khirbet Qeiyafa*, vol. 1. *Excavations Report 2007-2008*, Jérusalem, Israel Exploration Society/Hebrew University of Jerusalem, 2009, p. 255.

² G. Galil, « The Hebrew Inscription from Khirbet Qeiyafa/Neṭa'im », *UF* 41 (2009), p. 193-242 ; E. Puech, « L'ostracon de Khirbet Qeiyafa et les débuts de la royauté en Israël », *RB* 117 (2010), p. 162-184 ; B. Becking, P. Sanders, « Plead for the Poor and the Widow. The Ostrakon from Khirbet Qeiyafa as Expression of Social Consciousness », *ZAR* 17 (2011), p. 133-148 ; R. Achenbach, « The Protection of *Personae miserae* in Ancient Israelite Law and Wisdom and in the Ostrakon from Khirbet Qeiyafa », *Semitica* 54 (2012), p. 93-125. C. Rollston estime également que l'ostracon contient « probably a literary or ethical text » (« What's the Oldest Hebrew Inscription? », *BAR* 38.3 [2012], p. 37), mais formule des remarques très prudentes quant au contenu de ce texte (« The Khirbet Qeiyafa Ostrakon. Methodological Musings and Caveats », *TA* 38 [2011], p. 79-80).

³ A. Yardeni évoque « perhaps a draft of a monumental text, such as a votive or burial inscription or a magical text » (« Further Observations on the Ostrakon », dans Garfinkel, Ganor [éd.], *Khirbet Qeiyafa*, vol. 1., *op. cit.*, p. 259-260).

ment une liste de noms propres⁴. Une dernière approche, qui peut être conjuguée à l'une des précédentes, reconnaît ici un exercice d'apprentissage de l'écriture⁵. Le débat se poursuit, mais l'une des seules pistes de progrès possible consiste dans l'amélioration, même modeste, du déchiffrement de cette inscription difficile. C'est ce que nous voudrions faire ici en prenant pour point de départ des lectures nouvelles concernant deux lettres situées sur les deux premières lignes, ce qui nous conduit à une révision du début du texte, non sans implication pour son genre littéraire.

Ligne 1

S'il y a consensus au sujet du déchiffrement du début de la ligne 1 — à lire, de gauche à droite⁶, 'LT^cŠ — l'accord s'évanouit dès la sixième lettre, pour laquelle, du reste, deux chercheurs seulement proposent une lecture. E. Puech y voit un Q⁷, tandis que W. H. Shea, conformément à son approche quelque peu surprenante de cette inscription, estime y déchiffrer un pictogramme représentant « the judge as seated servant »⁸.

Notre propre lecture se fonde notamment sur une photographie de détail publiée par G. Bearman et W. A. Christens-Barry

⁴ A. Millard, « The Ostrakon from the Days of David Found at Khirbet Qeiyafa », *Tyndale Bulletin* 62 (2011), p. 1-13.

⁵ A. Lemaire, « Philologie et épigraphie hébraïques et araméennes », dans *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études. Section des sciences historiques et philologiques* 142 (2009-2010 [2011]), p. 29-31 ; Becking, Sanders, *op. cit.* ; A. Demsky, « An Iron Age IIA Alphabetic Writing Exercise from Khirbet Qeiyafa », *IEJ* 62 (2012), p. 186-199.

⁶ Par commodité, et à l'instar de la plupart des épigraphistes, nous décrivons l'ostrakon comme s'il contenait des lignes horizontales ; cependant il est tout à fait possible que le scribe ait écrit ce texte verticalement, comme le signalent Rollston (« The Khirbet Qeiyafa Ostrakon. Methodological Musings and Caveats », *op. cit.*, p. 77), Millard (*op. cit.*, p. 4) et Demsky (*op. cit.*, p. 190) ; cela ne change pas la lecture.

⁷ Puech, *op. cit.*, p. 166. Cette possibilité a aussi été signalée dans l'*editio princeps*, de même que R et Y, mais en tant que restitution dans une lacune et non comme lecture des traces d'une lettre (Misgav, Garfinkel, Ganor, *op. cit.*, p. 254).

⁸ W. H. Shea, « The Qeiyafa Ostrakon. Separation of Powers in Ancient Israel », *UF* 41 (2009), p. 604.

dans le chapitre du premier volume de publication des fouilles dédié aux techniques d'imagerie appliquées à cet ostracon⁹. Alors qu'il y est rarement fait référence dans les travaux dédiés au déchiffrement du texte, il s'agit de l'une des images explicitement publiées, en sus des photographies d'ensemble de l'inscription, en raison de leur qualité et parce qu'elles sont susceptibles de contribuer à une amélioration des lectures¹⁰. Or sur cette image apparaissent des traces d'encre appartenant à une lettre que nous proposons de lire comme un T (voir la figure 1 ci-après), en forme de croix comme dans les autres occurrences de cette lettre sur l'inscription¹¹. On distingue plus précisément quatre tracés qui constituent, à notre sens, les extrémités des deux segments se croisant pour former un T ; seul le centre de la lettre, lieu de leur intersection, est effacé (voir la figure 2 pour une reconstitution). La position de ce T est relativement basse (par rapport aux lettres voisines), mais on observe d'autres fluctuations à cet égard dans le reste de l'inscription ; il faut se rappeler que le scribe n'a pas utilisé de trait de réglage (inférieur en tout cas) pour assurer la régularité de la position des lettres par rapport à la ligne d'écriture : les traits de séparation entre les lignes ont manifestement été ajoutés après l'écriture de ces dernières, parfois en contournant les lettres¹². Revenant vers d'autres photographies¹³,

⁹ G. Bearman, W. A. Christens-Barry, « Imaging the Ostrakon », dans Y. Garfinkel, S. Ganor [éd.], *Khirbet Qeiyafa*, vol. 1., *op. cit.*, p. 266, fig. 15.8. Cette image est également disponible en ligne à l'adresse <http://qeiyafa.huji.ac.il/ostrakon/Fig5.jpg> (© Greg Bearman, ANE Image et Bill Christens-Barry, Equipoise Imaging ; consultée le 28/11/2014, de même que toutes les autres images en ligne dont les adresses sont indiquées dans les notes suivantes). Les images de cet article sont utilisées avec autorisation ; j'adresse ici mes remerciements à Y. Garfinkel, G. Bearman et B. Christens-Barry.

¹⁰ « These provide a better view of the text and can be used by scholars to achieve better understanding of the writing » (*ibid.*, p. 267).

¹¹ On peut mentionner au moins deux autres occurrences de la lettre T : au début de la ligne 1 (troisième signe à partir de la gauche) et à la fin de la ligne 5 (dernier signe lisible en partant de la gauche).

¹² Puech, *op. cit.*, p. 163-164.

¹³ En particulier celle obtenue en « full flattened contrast » (Bearman, Christens-Barry, *op. cit.*, p. 268, fig. 15.12 ; disponible à l'adresse <http://qeiyafa.huji.ac.il/ostrakon/Fig6.jpg>).

on constate que les quatre extrémités des segments qui se croisent pour former le T y sont bel et bien visibles, même si cela est plus évident sur l'image de la figure 1.

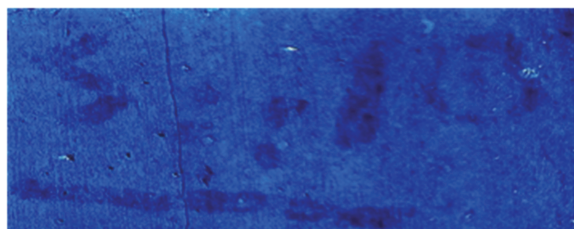


Fig. 1¹⁴



ξ T R ? c

Fig. 2¹⁵

On notera que les extrémités de droite des deux segments composant le T ont parfois été prises pour les deux points les plus bas dans une série de trois qui, alignés verticalement, formeraient un séparateur¹⁶. En réalité, le troisième point supposé, soit le plus haut, n'apparaît pas du tout sur cette image ; de plus, sur d'autres clichés publiés¹⁷, on détecte clairement à cet endroit la marque d'une éraflure (ou d'une incrustation). La disposition relative des

¹⁴ Détail de la photographie citée dans la note 9.

¹⁵ Par prudence, nous ne proposons ici qu'une reconstitution *a minima*, notre but étant seulement de situer le tracé complet du T au milieu des lettres voisines ; nous ne reconstituons pas entièrement ces dernières, dont la lecture est soit évidente (pour les extrêmes), soit discutée plus loin (pour le R possible).

¹⁶ Misgav, Garfinkel, Ganor, *op. cit.*, p. 254 ; Puech, *op. cit.*, p. 166.

¹⁷ Bearman, Christens-Barry, *op. cit.*, p. 265, fig. 15.5a et 15.5b. Voir aussi les photographies disponibles aux adresses <http://qeyafa.huji.ac.il/ostracon/Fig2.jpg> et <http://qeyafa.huji.ac.il/ostracon/Fig1.jpg>.

quatre points visibles, conjuguée à l'aspect légèrement longiligne et oblique de celui qui se trouve le plus en haut à droite, nous incline plutôt à penser qu'ils étaient reliés entre eux sous forme de deux segments croisés¹⁸.

De la lettre suivante, il reste essentiellement une hampe (voir la figure 1). Certains fac-similés ajoutent un, voire deux très courts tracés partant en diagonale au sommet, ce qui constituerait l'esquisse de la partie inférieure de la tête¹⁹. Les reproductions « maximalistes » de ce point de vue y représentent une fourche et conduisent à lire un W²⁰. Mais les photographies disponibles ne nous semblent en rien valider ce dernier point. À supposer qu'il soit justifié de discerner ici la présence de très courts départs de tracés (cela ne nous semble pas établi avec certitude), il faudrait bien constater, comme en témoignent les fac-similés les plus prudents sur ce point, que l'on ne peut trancher entre les lectures W et R.

En somme, nous lisons au début de la ligne 1, d'un pur point de vue épigraphique : ³LT^cŠTW/R. Il semble ensuite possible de reconnaître ici deux éléments connus par ailleurs :

- ³LT a déjà été identifié ici par A. Millard, conformément à sa lecture, en tant que composante de l'anthroponyme ³LT^cŠ, qu'il interprète de la manière suivante : « *Ellat-śś*, “the goddess (or Ellat) helped” ». Comme le note le savant britannique, ³LT apparaît sur une cruche de l'âge du Bronze

¹⁸ La lecture Q s'explique peut-être de la manière suivante : dissociées des autres, les deux extrémités de gauche peuvent créer l'illusion, si on les relie entre elles, et plus encore si on y ajoute des taches sombres dues à des égratignures ou à des incrustations, de former une hampe. La présence d'une rainure verticale à la surface de la céramique (apparente sur la figure 1) peut également contribuer à cette impression. Quant à la tête du Q supposé, elle ne s'obtient qu'en la restituant très largement ou en prenant pour un tracé à l'encre ce qui n'est qu'une infime variation de la teinte de la céramique (à peine perceptible, même en contraste maximal). Ajoutons que la partie gauche de la tête d'un tel Q toucherait presque la lettre précédente (Š), ce qui n'est pas impossible en théorie mais diverge de la pratique observée sur cet ostracon.

¹⁹ Voir par exemple les fac-similés de H. Misgav, A. Yardeni, E. Puech et G. Galil commodément reproduits dans l'article d'Achenbach, *op. cit.*, p. 96-99.

²⁰ Puech, *op. cit.*, p. 166 ; Galil, *op. cit.*, p. 196.

trouvée à Lachish²¹, mais il s'agit alors d'un théonyme ; ³LT apparaît comme composante d'un anthroponyme en ougaritique²², en phénicien²³ et en punique²⁴.

- ³ŠTR est un nom de divinité bien connu, attesté dans les textes d'Émar, d'Ougarit, de Palmyre ainsi que dans des inscriptions sud-arabiques²⁵. Il apparaît dans des noms théophores en ougaritique²⁶, en phénicien²⁷ et, sous la forme ³TR, en araméen²⁸. Par ailleurs, ³ŠTR a parfois été analysé comme un nom commun portant le sens de « dieu, être divin »²⁹.

²¹ Millard, *op. cit.*, p. 8. L'identification du nom avait déjà été proposée par E. Cook, comme le signale A. Millard.

²² F. Gröndhal, *Die Personennamen der Texte aus Ugarit* (Studia Pohl 1), Rome, Päpstliches Bibelinstitut, 1967, p. 97.

²³ R. Deutsch, M. Heltzer, *New Epigraphic Evidence From the Biblical Period*, Tel Aviv/Jaffa, Archaeological Center Publications, 1995, p. 40-42 (n°50).

²⁴ F. L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions* (Studia Pohl 8), Rome, Biblical Institute Press, 1972, p. 268-269. Toutefois, deux des trois occurrences sont incertaines.

²⁵ P. Merlo, « Ashtar », *EBR* 2, col. 998-999.

²⁶ Gröndhal, *op. cit.*, p. 83, 97, 113-114.

²⁷ Benz, *op. cit.*, p. 386.

²⁸ M. Maraqtan, *Die semitischen Personennamen in den alt- und reichsaramäischen Inschriften aus Vorderasien* (TSO 5), Hildesheim, G. Olms, 1988, p. 58, 96-97 ; D. Schwiderski (éd.), *Die Alt- und reichsaramäischen Inschriften*, vol. 1. Konkordanz, Berlin/New York, de Gruyter, 2008, p. 673.

²⁹ Voir A. Lemaire, « Le *hérem* dans le monde nord-ouest sémitique », dans L. Nehmé (éd.), *Guerre et conquête dans le Proche-Orient ancien* (Antiquités sémitiques 4), Paris, Maisonneuve, 1999, p. 83-84 ; R. Deutsch, M. Heltzer, *Forty New Ancient West Semitic Inscriptions*, Tel Aviv/Jaffa, Archaeological Center Publications, 1994, p. 71-72. On peut ajouter qu'il existe un substantif sud-arabique ³TTR que C. J. Robin propose de rendre par « Dame » (« ³TTR au féminin en Arabie méridionale », dans A. Sedov [éd.], *New Research in Archaeology and Epigraphy of South Arabia and Its Neighbors. Proceedings of the « Rencontres sabéennes 15 » Held in Moscow, May 25th-27th, 2011*, Moscou, The State Museum of Oriental Art, 2012, p. 333-366). Sur la question du substantif ³ŠTR en akkadien ainsi que du pluriel ³ŠTRT en ouest-sémitique et surtout dans la Bible, on peut lire S. Anthonioz, « Ishtar-Ashtarte, un usage générique dans la Bible ? », dans Sedov (éd.), *op. cit.*, p. 367-374 et, plus récemment, « Astarte in the Bible and Her Relation to Asherah », dans D. T. Sugimoto (éd.), *Transformation of a Goddess. Ishtar-Astarte-Aphrodite* (OBO 263), Fribourg/Göttingen, Academic Press/Vandenhoeck & Ruprecht, 2014, p. 125-139.

Il en résulte plusieurs analyses théoriquement possibles de ^ʾLT^ʿŠTR, selon que l'on y voit :

(1) Deux théonymes successifs : ^ʾAllat (et) ^ʿAštar.

(2) Un théonyme double³⁰ : ^ʾAllat-^ʿAštar.

(3) Un anthroponyme inédit, pour lequel on peut avancer plusieurs interprétations. D'une part, si l'on considère ici ^ʾLT comme substantif, on peut penser à « (ma) déesse est ^ʿAštar » ou « ^ʿAštar est déesse » par analogie avec des noms de la forme ^ʾL + théonyme³¹. Si l'on voit plutôt en ^ʾLT un nom divin, on peut suggérer « ^ʾAllat est ^ʿAštar » ou « ^ʾAllat est déesse » ; ces dernières interprétations correspondent à deux analyses qui ont été suggérées pour le nom ^ʿŠTR-^ʾSY, compris soit comme « (la déesse) ^ʿAštar est (la déesse) ^ʾIsis »³², soit comme un nom propre où ^ʿŠTR sert de nom commun³³. Il existe depuis longtemps un débat au sujet du genre de ^ʿAštar, nom considéré tour à tour comme désignant un dieu³⁴, une déesse³⁵ ou une divinité androgyne³⁶. Dans ces condi-

³⁰ Cf. par exemple P. Xella, « Divinités doubles dans le monde phénico-punique », *Semitica* 39 (1990), p. 167-175.

³¹ Cf. par exemple ^ʾLYHW en hébreu biblique, ^ʾLDG[N] (« [mon] dieu est Dag[on] ») en ammonite (CAI 78a, voir désormais la seconde édition de W. E. Aufrecht, *A Corpus of Ammonite Inscriptions*, à paraître — avec nos remerciements à l'auteur pour nous avoir communiqué une version de cet ouvrage) ou ^ʾL^ʿNT (« ^ʿAnat est [un] dieu ») à Ugarit (Gröndhal, *op. cit.*, p. 46). Voir aussi les noms de la forme théonyme + ^ʾL, tels *Šamaš-ilu* en akkadien et *YH^ʾL* en hébreu biblique (pour une discussion sur la portée religieuse de ces noms, on peut lire M. Noth, *Die israelitischen Personennamen in Rahmen der gemeinsemitischen Namengebung*, Stuttgart, Kohlhammer, 1928, p. 140-141).

³² Deutsch, Heltzer, *New Epigraphic Evidence From the Biblical Period*, *op. cit.*, p. 42.

³³ A. Lemaire, « Le *hérem* dans le monde nord-ouest sémitique », *op. cit.*, p. 84.

³⁴ E. Lipiński, *The Aramaeans. Their Ancient History, Culture, Religion* (OLA 100), Leuven/Paris/Sterling, Peeters, 2000, p. 607-613.

³⁵ J. Teixidor, *The Pantheon of Palmyra*, Leiden, Brill, 1979, p. 72. Voir aussi, plus récemment, M. Weippert, *Jahwe und die anderen Götter. Studien zur Religionsgeschichte des antiken Israel in ihrem syrisch-palästinischen Kontext* (FAT 18), Tübingen, Mohr Siebeck, 1997, p. 158. Certains estiment que ^ʿAštar est présentée comme la déesse consort de Kamoš dans la stèle de Mésha (ligne 17), mais l'expression ^ʿŠTRKMŠ peut aussi s'interpréter autrement, notamment comme un théonyme double ; à ce sujet, lire G. L. Mattingly, « Moabite Religion », dans A. Dearman (éd.), *Studies in the Mesha Inscription and Moab*, Atlanta, Scholars Press, 1989, p. 219-221 et A. Lemaire, « Le *hérem* dans le monde nord-ouest sémitique »,

tions, le nom propre ʾLTŠTR pourrait constituer une nouvelle pièce à verser au dossier du possible « versant féminin » de ʾAštar. Néanmoins, la prudence s'impose puisque l'on rencontre parfois des noms théophores où un rôle féminin est prêté à un dieu masculin et vice-versa, comme le rappelle M. Smith en citant notamment ʾLNT (« ʾAnat est (un) dieu ») à Ougarit et *ummi-šamaš* (« Šamaš est ma mère ») ainsi que *a-da-nu-um-mu* (« le Seigneur est mère ») en akkadien. Et les textes ougaritiques mentionnent à la fois ʾTTRʾM (« ʾAštar est mère ») et ʾTTRʾB (« ʾAštar est père »)³⁷... Il résulte de ce constat que l'on ne saurait bâtir de théorie sur un seul anthroponyme. D'autre part, le cas étonnant de ʾLNT, où la déesse bien connue ʾAnat se voit qualifiée de « dieu », montre aussi que l'interprétation de ʾLTŠTR par « (ma) déesse est ʾAštar » ou « ʾAštar est une déesse » ne serait pas nécessairement contredite si l'on devait conclure par ailleurs que ʾAštar est à strictement parler une divinité masculine.

(4) L'expression « la déesse ʾAštar » — ce qui serait encore intéressant pour le débat concernant le genre de cette divinité. C. Rollston avait déjà noté qu'on pourrait lire ʾLT Š[] en deux mots avec référence à une déesse³⁸. En cela, il était partiellement re-

op. cit., p. 82-84. Dans les noms théophores néo-assyriens formés avec ʾAštar, la plupart des prédicats sont masculins, mais certains sont féminins : Lipiński cite ^{f.d.}*At-tar-ra-mat* et ^{f.d.}*At-tar-ša-bat* (*op. cit.*, p. 611 ; lui-même préfère y voir un cas d'« attraction » lié au fait que ces noms étaient portés par des femmes). En Arabie méridionale, on a relevé la présence, à côté de multiples attestations du dieu ʾTTR, d'une déesse dont le nom est écrit de la même manière (C. J. Robin, *op. cit.*, p. 351).

³⁶ Il a parfois été supposé un lien avec la planète Vénus, envisagée comme féminine le soir et masculine le matin. Voir M. Smith, « The God Athtar in the Ancient Near East and His Place in KTU 1.6 I », dans Z. Zevit, S. Gitin, M. Sokoloff (éd.), *Solving Riddles and Untying Knots. Biblical, Epigraphic, and Semitic Studies in Honor of Jonas C. Greenfield*, Winona Lake, Eisenbrauns, 1995, p. 627-640, spéc. 630. Smith lui-même écarte l'idée que ʾAštar soit androgyne.

³⁷ M. Smith, *The Early History of God. Yahweh and Other Deities in Ancient Israel*, Cambridge/Grand Rapids, Eerdmans, 2002², p. 139. Voir Gröndhal, *op. cit.*, p. 46, 83, 86, 90.

³⁸ Rollston, « The Khirbet Qeiyafa Ostrakon. Methodological Musings and Caveats », *op. cit.*, p. 73, n. 11.

joint par A. Demsky évoquant la possibilité de lire $\text{'}\text{LT} \text{'}\text{Š}$ comme une abréviation de « the goddess 'Ashtoret »³⁹.

Les interprétations (1), (2) et (3) ont en commun de voir en $\text{'LT}\text{'}\text{ŠTR}$ un (ou deux) nom(s) propre(s), susceptible(s) de s'insérer aussi bien dans une phrase que dans une simple liste de noms. On notera que dans l'hypothèse où le texte de cet ostracon serait un exercice d'apprentissage de l'écriture, on ne saurait exclure la possibilité que le scribe se soit employé à recopier une liste mêlant des théonymes à des anthroponymes.

En revanche, l'interprétation (4) ne paraît guère envisageable que si l'expression se trouve dans le contexte d'une phrase, verbale ou nominale. Or cela ne semble pas être le cas : non seulement $\text{'LT}\text{'}\text{ŠTR}$ n'est précédé de rien, mais encore, immédiatement après, il faut probablement lire l'anthroponyme 'BD , ou $\text{'BD}\text{'}\text{L}$, comme le suggère A. Millard⁴⁰. Même si cela demeure incertain, rappelons au passage que les trois points alignés verticalement, après la lettre ' , parfois considérés comme un séparateur, pourraient éventuellement être les vestiges de la hampe du L, en partie effacée⁴¹, et dont seule la boucle aurait totalement disparu, lors de la cassure du bord supérieur de l'ostracon. Une analyse alternative, selon laquelle 'BD ou $\text{'BD}\text{'}\text{L}$ constituerait une forme grammaticale s'accordant avec « la déesse 'Aštar », ne semble guère envisageable.

Il nous semble donc difficile de lire une phrase au début de l'ostracon. Ce constat ne changerait pas, nous semble-t-il, si l'on lisait un W là où nous préférons identifier un R, ce qui conduirait à la séquence $\text{'LT}\text{'}\text{ŠTW}$. En particulier, avec la lecture d'un T et d'un W/R après $\text{'LT}\text{'}\text{Š}$, l'hypothèse d'une prohibition initiale introduite par 'L ⁴² semble difficile à maintenir, tant il est malaisé de donner un sens à ce qui la suivrait. Quant aux signes suivants, ils

³⁹ Demsky, *op. cit.*, p. 193 (il avançait également une autre option : lire une suite de deux noms communs, $\text{'LT} \text{'}\text{ŠH}$, traduits par « goddess » et « maker »).

⁴⁰ Millard, *op. cit.*, p. 9. Ces possibilités étaient déjà signalées, mais écartées, par E. Puech (*op. cit.*, p. 172).

⁴¹ Voir déjà Rollston, « The Khirbet Qeiyafa Ostrakon. Methodological Musings and Caveats », *op. cit.*, p. 73.

⁴² Puech, *op. cit.*, p. 171 ; Galil, *op. cit.*, p. 196.

se rattachent peut-être à la ligne 2 comme le proposent plusieurs chercheurs : le scribe aura manqué de place en arrivant à la fin de cette dernière.

En définitive, la ligne 1 nous paraît composée de deux ou trois noms propres consécutifs.

Ligne 2

Sur la ligne 2, il nous semble que l'on peut observer un séparateur après la première séquence de lettres (ŠPT), séquence qui réapparaît, du reste, en bout de ligne. Considéré de manière isolée, ŠPT est susceptible de diverses interprétations : on peut y voir le substantif signifiant « juge »⁴³, une forme verbale⁴⁴ ou un anthroponyme⁴⁵. La seconde occurrence de ŠPT pourrait bien n'être que la première partie d'un nom, la suite étant écrite en remontant sur la droite jusqu'au niveau de la ligne 1. Le fait que le scribe ait éprouvé le besoin d'achever la ligne 2 en serrant ses lettres dans un coin, au lieu d'aller à la ligne, suggère en effet qu'il avait conscience d'écrire une unité linguistique (nom commun, nom propre, forme verbale, voire syntagme constitué de deux mots étroitement associés). Plusieurs chercheurs ont déjà proposé de lire un Y, mais la suite reste très difficile à lire⁴⁶. On peut tenter de reconstituer un nom théophore : ŠPTY[M] (« Yam a jugé »), ŠPTY[H] (« Yah a jugé »)⁴⁷ ou, puisqu'il se trouvait peut-être deux lettres après le Y, la variante ŠPTY[HW], déjà attestée⁴⁸, ou encore ŠPTY[RH] (« YRH a jugé »), qui serait nouveau à notre connaissance⁴⁹. Tout cela demeure bien évidemment conjectural et il faut

⁴³ Puech, *op. cit.*, p. 171.

⁴⁴ Galil, *op. cit.*, p. 196 (il lit un impératif).

⁴⁵ Millard, *op. cit.*, p. 9.

⁴⁶ Galil (*op. cit.*, p. 196) propose de lire un T puis de restituer un M, mais cela nous semble trop conjectural.

⁴⁷ 2 S 3,4 ; Jr 38,1 ; etc.

⁴⁸ Cf. 1 Ch 27,16 ; 2 Ch 21,2 ; WSS 296 ; 367 ; 384 ; etc.

⁴⁹ YRH est un nom divin servant de composante dans des anthroponymes : voir YRH'ZR sur une statue ammonite (CAI 43) et 'BDYRH attesté en phénicien (Benz, *op. cit.*, p. 326) comme en hébreu (WSS 34).

admettre qu'il paraît difficile de faire coïncider parfaitement l'une ou l'autre de ces possibilités avec les faibles traces encore visibles à cet endroit de l'ostracon. Il faut également tenir compte du fait que la partie supérieure de l'ostracon a vraisemblablement été cassée, comme en témoigne le tracé incomplet du D précédent en fin de l. 1.

En cinquième ou sixième position à partir de la gauche de la ligne (selon les déchiffrements), et en tous les cas entre un B et un ' nettement visibles, se trouve une lettre généralement lue W. Cependant, comme E. Puech l'a judicieusement noté sur son fac-similé, on observe à la base de cette lettre un petit tracé qui remonte vers la gauche. Ce départ s'observe sur le détail de photographie reproduit à la figure 3, où l'on peut également constater que ce qui est souvent pris, au sommet de la lettre, pour la branche gauche de la fourche d'un W a en réalité tendance à se recourber légèrement. Comment rendre compte de *l'ensemble* de ces tracés ? A. Yardeni⁵⁰ mentionne la possibilité de lire un Š au lieu d'un W, tandis que E. Puech propose de lire un K de forme atypique, « aux trois doigts écartés »⁵¹ contrairement au K apparaissant à la fin de la ligne 4, où chacune des branches (ou doigts) de la tête partent du même point. Pour justifier une telle disparité, il affirme que « sur l'inscription de Tell Fekherye ou de 'Izbet Šarṭah, la jonction des trois doigts ne se fait pas toujours à un même point »⁵². Toutefois, une vérification montre que les variations observables sur ces deux dernières inscriptions ne peuvent se comparer avec l'écart considérable qu'il faudrait postuler, sur celle de Qeiyafa, entre les formes de K des lignes 2 et 3.

Selon nous, la seule lettre de l'alphabet qui convient ici, autrement dit la seule dont la forme épouse la totalité des tracés préservés, est un B (à la tête partiellement effacée ; voir la figure 4 pour une reconstitution). Cette lettre est orientée différemment du B qui précède immédiatement, mais ce n'est pas surprenant dans cette inscription en écriture « archaïque », l'orientation des lettres n'étant pas encore fixée ; en laissant de côté la lettre étu-

⁵⁰ Yardeni, *op. cit.*, p. 260.

⁵¹ Puech, *op. cit.*, p. 168.

⁵² *Ibid.*, p. 168, n. 15.

diée, on rencontre ainsi au moins trois manières différentes d'exécuter un B sur cet ostracon⁵³. La lettre dont nous discutons trouve un parallèle dans le B de la ligne 3⁵⁴, avec une « patte » (tracé hors de la tête) plus courte que dans les autres cas.

La seule autre possibilité⁵⁵ serait de lire un D et de reconnaître ici l'hypocoristique BD³ (« dans les mains de »)⁵⁶. Cependant, la présence d'un tracé dépassant la tête de la lettre nous semble rendre cette hypothèse moins probable que celle d'un B pour un texte de cette époque⁵⁷.

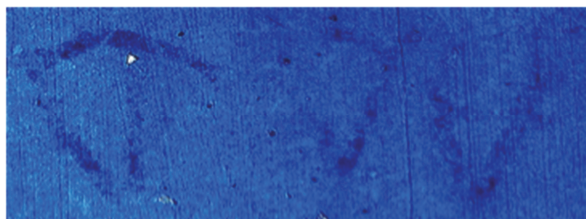


Fig. 3⁵⁸

⁵³ Voir les occurrences aux lignes 1, 3 et 4.

⁵⁴ Il est situé juste en dessous du premier B de la ligne 1 en partant de la gauche.

⁵⁵ Comme nous l'a signalé un relecteur anonyme de cet article.

⁵⁶ Benz, *op. cit.*, p. 74-75.

⁵⁷ Dans l'état actuel des connaissances, un tel tracé dépassant la tête n'apparaît dans un D qu'à partir de la seconde moitié du IX^e s. avant notre ère, cf. C. Rollston, « Northwest Semitic Cursive Scripts of Iron II », dans J. A. Hackett, W. E. Aufrecht (éd.), *"An Eye for Form". Epigraphic Essays in Honor of Frank Moore Cross*, Winona Lake, Eisenbrauns, 2014, p. 211-212. Sur la seconde inscription trouvée à Khirbet Qeiyafa, du même horizon chronologique que la première, le D semble également revêtir la forme d'un triangle dépourvu de dépassement. Il y a une cassure au niveau du sommet inférieur de ce triangle, mais, d'une part, le tracé du côté gauche s'interrompt avant et, d'autre part, la forme de la cassure, effilée vers le bas, montre que le côté droit ne se prolongeait vraisemblablement pas au delà du sommet. Voir Y. Garfinkel, M. R. Golub, H. Misgav, S. Ganor, « The 'Išba'al Inscription from Khirbet Qeiyafa », *BASOR* 373 (2015), p. 226-229.

⁵⁸ Détail de la photographie citée dans la note 9.

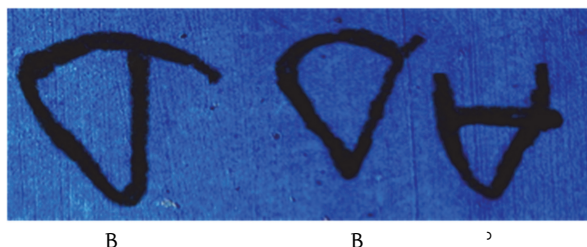


Fig. 4

Suivent deux lettres aux traces nettes (L et M), après lesquelles plusieurs chercheurs lisent un N⁵⁹ ; d'autres épigraphistes ne déchiffrent strictement rien⁶⁰ tandis que Demsky⁶¹ voit un Š. Cette dernière lecture paraît peu probable car il ne semble pas se trouver assez de place pour deux Š consécutifs. Les photographies disponibles ne laissent apparaître que des traces infimes et la lecture N nous semble très incertaine.

Considérons à présent la séquence BB³LM[]ŠPTY[]. De deux choses l'une : soit le premier B est une préposition, soit il fait partie intégrante d'un mot commençant par deux B consécutifs. La première piste ne nous semble pas conduire à une interprétation satisfaisante⁶². Il faut donc envisager un mot commençant par BB ; une solution, et une seule nous semble-t-il, se présente : l'anthroponyme BB³, attesté en araméen⁶³ et en phénicien⁶⁴ ; il est

⁵⁹ Puech, *op. cit.*, p. 168 ; Galil, *op. cit.*, p. 196, 205.

⁶⁰ Yardeni, *op. cit.* ; Millard, *op. cit.*, p. 9.

⁶¹ Demsky, *op. cit.*, p. 192.

⁶² En ce qui concerne la racine B³L, on peut simplement mentionner son existence en akkadien (*ba'ālu*, « être anormalement grand, important, très lumineux [étoile] ») et en arabe (*ba'ula*, « être faible, chétif ») comme le signale D. Cohen, *Dictionnaire des racines sémitiques ou attestées dans les langues sémitiques*, Paris/La Haye, Mouton, 1970, fasc. 1, p. 40. Sont attestés en arabe pré-islamique les noms B³L et B³LM (G. L. Harding, *An Index and Concordance of Preislamic Arabian Names and Inscriptions*, Toronto, University of Toronto Press, 1971, p. 91), mais on ne s'expliquerait pas qu'ils soient précédés ici de la préposition B.

⁶³ Schwiderski (éd.), *op. cit.*, p. 128.

⁶⁴ Benz, *op. cit.*, p. 282.

à rapprocher de BBY que l'on rencontre en phénicien⁶⁵, en araméen⁶⁶, et en hébreu⁶⁷.

Qu'en est-il du terme suivant ? Puisque la fin de la ligne nous semble faite d'un nom commençant par ŠPT, il faut probablement compter en milieu de ligne avec un mot LM[]. Plusieurs possibilités se présentent :

- Si l'on retient la lecture N envisagée par certains, on notera que LMN apparaît peut-être, en tant que nom propre, sur un ostracon araméen d'Idumée⁶⁸. Selon Harding, il est attesté une fois en safaitique⁶⁹, mais cette information paraît inexacte⁷⁰. Le même chercheur a proposé un rapprochement avec un autre nom safaitique, LM⁷¹. On a également opéré un lien entre LMN et l'anthroponyme nabatéen LMYNW⁷², qui se rencontre peut-être aussi sur un ostracon araméen d'Idumée⁷³. Ce dernier nom pourrait en réalité constituer l'équivalent du nom NMYLW, pour des raisons phonétiques ou graphiques⁷⁴. Par ailleurs, on peut mentionner le nom

⁶⁵ *Ibid.*, p. 282.

⁶⁶ Maraqtan, *op. cit.*, p. 71 ; Schwiderski (éd.), *op. cit.*, p. 129.

⁶⁷ T. Ilan, *Lexicon of Jewish Names in Antiquity*, Part I. *Palestine 330 BCE - 200 CE*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2002, p. 80.

⁶⁸ On pourrait aussi lire LMW : voir A. Lemaire, *Nouvelles inscriptions araméennes d'Idumée au Musée d'Israël* (Supplément n° 3 à Transeuphratène), Paris, Gabalda, 1996, p. 28-29 (texte n°18*).

⁶⁹ Harding, *op. cit.*, p. 520.

⁷⁰ Vérification faite, l'inscription à laquelle renvoie Harding est lue LMNTQD et traduite « Par Manâtqayd » par A. Jaussen et R. Savignac (*Mission archéologique en Arabie*, vol. 2, Paris, Geuthner, 1914, p. 465 [n° 119]).

⁷¹ Harding, *op. cit.*, p. 520.

⁷² A. Negev, *Personal Names in the Nabatean Realm* (Qedem 32), Jérusalem, 1991, p. 37 (n°598).

⁷³ A. Lemaire, « Les religions du sud de la Palestine au I^{er} s. av. J.-C. d'après les ostraca araméens d'Idumée », *CRAI* 145 (2001), p. 1146.

⁷⁴ J. Cantineau, *Le Nabatéen*, Paris, E. Renoux, 1930, vol. 2, p. 45, 111 (l'équivalence s'explique soit par l'interversion L/N en phonétique nabatéenne, soit par une métathèse). Pour une nouvelle occurrence de NMYLW, voir F. Briquel-Chatonnet, L. Nehmé, « Graffiti nabatéens d'al-Muwayḥ et de Bi'r al-Hammāmāt », *Semitica* 47 (1998), p. 88.

safaïtique L'MN⁷⁵, lui-même expliqué par la racine L'M, d'où provient le nom arabe L'M⁷⁶. D'autres étymologies sémitiques pourraient être tentées, mais seulement de manière très conjecturale⁷⁷.

- Si l'on estime que la lettre est presque totalement effacée (ce qui nous semble le cas), alors on est libre d'envisager une autre restitution et de lire l'un des noms propres suivants : LMK, bien connu notamment par ses occurrences dans la Bible⁷⁸, LMD, LMH, LMḤ, LMY ou LMQ en arabe pré-islamique⁷⁹.

Conclusion

En fin de compte, nous lisons les deux premières lignes de la manière suivante :

- 1) ᵀLTᵀŠTR ᵀBDᵀL
- 2) ŠPTᵀ BBᵀ LM[] ŠPTᵀY[]

Nous avons certes relevé le fait que ᵀLTᵀŠTR pourrait se traduire par « la déesse ᵀAštar » et que ŠPTᵀ est susceptible de tenir lieu de

⁷⁵ CIS V 946.

⁷⁶ G. Ryckmans, *Les noms propres sud-sémitiques*, vol. 1, Louvain, Le Muséon, 1934, p. 117 (il signale le sens de « bander » au verbe arabe L'M) ; W. G. Oxtoby, *Some Inscriptions of the Safaitic Bedouin*, New Haven, American Oriental Society, 1968, p. 89-90 (il traduit le même verbe par l'anglais *to mend*).

⁷⁷ On peut ainsi citer la racine akkadienne LMN, à laquelle se rattachent le verbe *lemēnu* (« sombrer dans le malheur », « mal tourner ») et l'adjectif *lemnū* (« mauvais ») (CAD, vol. 9, p. 116-125). En se rappelant qu'en hébreu, YRḤ constitue, selon sa vocalisation, soit une désignation de la lune (ou d'un mois), soit un anthroponyme (Gn 10,26 ; 1 Ch 1,20), on peut encore évoquer le nom de la planète Mars, *lumnu* en akkadien et vraisemblablement ᵀLMN en safaïtique (A. Al-Jallad, « An Ancient Arabian Zodiac. The Constellations in the Safaitic Inscriptions, Part I », *Arabian Archaeology and Epigraphy* 25 [2014], p. 225-226).

⁷⁸ Gn 4.19, etc. Voir aussi Harding, *op. cit.*, p. 520.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 520, avec à chaque fois une suggestion pour l'étymologie ; on notera cependant que Harding ne signale qu'une seule attestation pour chacun de ces noms.

substantif ou de verbe, mais il ne nous a pas paru possible de reconstituer ici une phrase ou une série de propositions. En revanche, nous avons vu que la ligne 1 entière et la ligne 2 pour l'essentiel (voire en entier) peuvent se comprendre comme exclusivement composées de noms propres consécutifs :

- ʾLT^cŠTR est soit une série de deux théonymes, soit un théonyme double, soit un anthroponyme attesté pour la première fois ;
- ʿBDʾL, ŠPT, BB⁸⁰ sont des anthroponymes déjà attestés ailleurs, de même que diverses reconstitutions possibles pour LM[], par exemple LMK ;
- ŠPTY[] pourrait être un nom théophore, même si sa reconstitution (ŠPTYM, ŠPTYH, ŠPTYHW ou ŠPTYRH ?) demeure très conjecturale⁸⁰.

Aussi modeste soit-elle, et malgré des incertitudes qui demeurent, la révision du déchiffrement du début de l'inscription que nous proposons ici conforte l'hypothèse d'une liste de noms propres. Celle-ci constitue du reste la plus probable au regard des corrélations statistiques entre supports et genres littéraires, puisque les ostraca nord-ouest sémitiques servaient fréquemment à noter des listes. En l'état actuel des connaissances, on est fondé à y voir la meilleure manière de lire le texte.

⁸⁰ Ajoutons que la présence sur l'ostracon d'un nom yahviste tel ŠPTYHW n'impliquerait pas nécessairement que le texte a été écrit par un scribe judéen ou dans un lien appartenant à Juda.